

# L'ACTION UNIVERSITAIRE

MAI 1947

LOUIS-MARCEL RAYMOND :

CARTE ACTUELLE DE LA POÉSIE D'EXPRESSION FRANÇAISE

DOLLARD DANSEUREAU :

LA REVISION DE LA CONSTITUTION DE 1867

ROGER DUHAMEL : LES POISONS DE "LA NOUVELLE HÉLOÏSE"

ROBERT CHARBONNEAU : LE PEUPLE ET LES ARTS

JEAN-MARIE MORIN : PROPOS UNIVERSITAIRES

JEAN-PIERRE HOULE : D'UNE REVUE À L'AUTRE

60

# Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal



## COMITÉ EXÉCUTIF :

Me Emile Massicotte, président  
M. J.-A. Lalonde, 1er vice-président  
M. Gérard Parizeau, 2e vice-président  
Me Maurice Trudeau, c.r., secrétaire  
Lt. colonel Urgel Mitchell, trésorier  
M. Roger Duhamel, président du Comité de  
Publication  
M. Jules Labarre, président sortant de charge  
Dr Louis-Charles Simard, ancien président  
Dr Stéphane Langevin, ancien président  
Président d'honneur : M. Édouard Montpetit

## CONSEIL GÉNÉRAL :

Le Comité Exécutif et les délégués suivants :

Agronomie : M. Roméo Martin et  
M. William Houde  
Chirurgie dentaire : Dr Gérard Plamondon et  
Dr Jacques Demers  
Droit : Me Paul Galt Michaud et Me Marcel  
Côté  
H.E.C. : M. Jean Nolin et Jean C. Aubry  
Lettres : M. Jean Houpert et M. Gérard  
Aumont p.s.s.  
Médecine : Dr Roma Amyot et Dr Emile  
Blain  
Médecine vétérinaire : Dr J.-A. Viau et  
Dr Joseph Dufresne  
Optométrie : M. Edgar Lussier et M. Jean  
Hotte  
Pharmacie : M. René Boudrias et  
M. Rodolphe Dagenais

Philosophie : M. Gérard Barbeau et Rév.  
Père Albert Landry, o.p.

Polytechnique : M. Marc Boyer et M. Roland  
Bureau

Sciences : M. Abel Gauthier et M. Roger  
Lamontagne

Sciences sociales : M. François DesMarais et  
M. Albert Mayrand

Théologie : M. l'abbé H.-G. Palardy et  
M. l'abbé Irénée Lussier

Le président de l'Association générale des  
étudiants ;

Trésorier honoraire : l'honorable Henri Groulx ;

Vérificateur honoraire : M. Jean Valiquette  
(H.E.C.)

Administrateur : M. Jean-Pierre Houle.

Conseillers juridiques : Me Roger Brossard,  
C.R., Me Damien Jasmin, C.R.



## COMITÉ DE PUBLICATION :

MM. Roger Duhamel, président, Robert  
Charbonneau, Dollard Dansereau, Jean-Marie  
Morin, Marcel Raymond.

## COMITÉ DES RECHERCHES :

Dr Louis-Charles Simard, président ; Mgr  
Olivier Maurault, MM. Roger Brais, Jean  
Bruchési, Louis Casaubon, Gérard Parizeau, Dr  
Georges Préfontaine, MM. Paul Riou, Jacques  
Rousseau, Jules Labarre, secrétaire.

## COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS :

M. A.-S. McNichols, président, Sénateur Élie  
Beauregard, Juge Séverin Létourneau, Docteurs  
Stéphane Langevin, Louis-Charles Simard, Ernest  
Charron, MM. J.-Édouard Labelle, Oswald May-  
rand, Alphonse Raymond, M. J.-A.-M. Charbon-  
neau, Me Émery Beaulieu, M. Étienne Crevier,  
secrétaire ; Gérard Parizeau, trésorier.



L'Action Universitaire est l'organe de l'Association générale des Diplômés  
de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans l'Action Universitaire n'engagent que la responsabilité  
de leurs signataires.

Rédacteur en chef : JEAN-PIERRE HOULE

Rédaction et administration : 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Imprimerie Pierre Des Marais, Montréal, P.Q.

Abonnement : \$3.00 au Canada et à l'étranger. L'Action Universitaire paraît chaque  
mois, sauf juillet et août.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

# SOMMAIRE



Carte actuelle de la poésie d'expression française .....	<i>Louis-Marcel Raymond</i>	3
La revision de la constitution de 1867 .....	<i>Dollard Dansereau</i>	11
Les poisons de "La Nouvelle Héloïse" .....	<i>Roger Duhamel</i>	14
Le peuple et les arts .....	<i>Robert Charbonneau</i>	20
Propos universitaires .....	<i>Jean-Marie Morin</i>	21
D'une revue à l'autre .....	<i>Jean-Pierre Houle</i>	25
Notes de lecture .....	<i>R.D. et J.P.H.</i>	26
Lettres à la revue .....		28



*Pour vos achats de livres,  
Consultez-nous.*

Nous recevons régulièrement des  
Nouveautés de France.

DÉSIREUSE DE SATISFAIRE LE PLUS POSSIBLE,  
NOTRE MAISON OFFRE DE MULTIPLES SERVICES:

- Catalogues et Listes Mensuelles  
fournis sur demande.
- Service Postal.
- Système de Ventes à terme.

**Librairie P.-A. MÉNARD**

1564 St-Denis - Près du Théâtre St-Denis  
HArbour 6126



**BEAUMANOIR** inc.

OBJETS D'ART — CADEAUX

PAUL GOUIN

Directeur artistique



1498 ouest, rue Sherbrooke

Montréal

Examen de la vue

**LORENZO FAVREAU, o.o.d.**

Verres correcteurs

ET SES ASSISTANTS

Optométristes — Opticiens licenciés — Bacheliers en optométrie

BUREAUX DE CONSULTATION :



Bureau du centre :  
265 est, rue Ste-Catherine  
Tél.: LA. 6703

Bureau du nord :  
6890, rue Saint-Hubert  
Tél.: CA. 9344

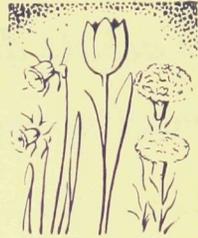
CAIumet 6077

*Galerie  
de tableaux*  
**L'ART FRANÇAIS**

Louis-A. LANGE  
370 ouest, LAURIER

*Spécialité d'œuvres  
d'artistes canadiens*

• NOUS FAISONS L'ENCADREMENT •



*Fleurs coupées*

•  
*Tributs floraux*

•  
*Décorations florales pour  
toutes occasions*

•  
**ARTHUR C. LEGARÉ**

ATLantic 1631  
6494 CÔTE DES NEIGES

**SECRETARIAT DE LA PROVINCE  
CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE**

---

L'encouragement à la musique compte au nombre des fonctions principales du Secrétariat de la Province de Québec.

Aux bourses d'études à l'étranger et aux subventions versées à certaines sociétés musicales, il a ajouté la création d'un Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, où tous les avantages possibles sont offerts aux Canadiens désireux de se perfectionner.

Pour renseignements, s'adresser au Directeur du Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, 1700, rue Saint-Denis, Montréal.

*Omer Côté, c. r.,*  
Secrétaire de la Province.

# CARTE ACTUELLE DE LA POÉSIE D'EXPRESSION FRANÇAISE\*

*Louis-Marcel Raymond*

La guerre a mis dans une juste lumière un certain nombre de poètes qui n'avaient jusqu'ici connu que le faible rayonnement que donne le tirage toujours plutôt restreint des plaquettes de poésie. Devenant un médium, un langage cryptogrammique entre gens réduits au silence par les événements, la poésie a élargi son public. C'est une conquête importante, même si la poésie y a laissé des plumes. N'examinons pas le détail, ne nous demandons pas si telle ou telle oeuvre survivra. Retenons que le poète n'écrit plus dans cette merveilleuse solitude d'avant-guerre et reprend sa place entre le monde et les hommes, révélant celui-là à ceux-ci.

Maintenant que les échanges ont repris entre les divers pays et que de nouveau des bateaux meuglant sillonnent les mers, cale bourrée de lettres, de revues et de livres, le moment est peut-être venu de faire un inventaire de la poésie d'expression française dans le monde et de rassembler dans la familiarité de l'ordre alphabétique tous ces poètes qui s'expriment en français et qui sont répartis sur toute la terre.

C'est en effet une vue bien courte de limiter la poésie française à la seule France. Les manuels de littérature qui consacraient un supplément à la Bel-

gique et au Canada n'avaient pas tort. Nous essaierons de faire davantage. La carte de la poésie française est beaucoup plus complexe. Vous vous rappelez dans la géographie de votre enfance cette mappemonde indiquant en rouge les colonies anglaises. Je rêve d'une carte semblable dont les points bleu ciel marqueraient ici et là les concentrations de poésie française : la France, partie de la Belgique et de la Suisse, l'Afrique du Nord, quelques petits points en Italie, en Roumanie, en Lituanie, en Asie et en Océanie. Puis, en Amérique, la grande tache de la province de Québec, d'autres dans les Antilles, au Mexique et jusqu'en Amérique du Sud.

Pour représenter dans une anthologie la poésie française actuelle, on n'a que l'angoisse du choix, tant ce moyen d'expression connaît depuis quelques années un renouveau plein de sève, riche en noms, en tendances, en floraisons magnifiques, servi d'ailleurs par un public qui s'agrandit constamment. Voici, en se limitant aux seuls vivants, Aragon, Aubray, Audiberti, Audisio, Borne, Breton, Cadou, Carco, Cassou, Char, Chabaneix, Claudel, Cocteau, Dumaine, Eluard, Emié, Emmanuel, Estang, Fargue, Fort, Fouchet, Fré-

---

\* Préface à une anthologie en préparation.  
Reproduction interdite.

naud, Garamond, Goll, Guillevic, Jouve, La Tour du Pin, Mauriac, Noël, Ponge, Prévert, Reverdy, Ribemont-Dessaignes, Romains, Seghers, Soupault, Spire, Vildrac, Wahl.

A ce groupe qu'on aurait pu doubler ou tripler, viennent s'ajouter, venus d'une ancienne et heureuse Russie, Raïssa Maritain, Adrian Miatlev, Victor Serge, qu'on connaît surtout comme romancier. Et ce vieux cep de la poésie française qui plonge ses racines jusqu'à Rutebeuf et Villon ne sentirait-il pas dépouillé si d'un sécateur imprudent on enlevait des sarments vigoureux ? Le méditerranéen Lanza del Vasto, sculpteur, musicien, philosophe, poète, véritable homme de la Renaissance égaré dans un siècle de spécialistes ? Ilarie Voronca, fils de cette Roumanie si fière de sa culture française, mais que la **Beauté de ce monde** n'empêchât point de mettre fin à ses jours ? Et ce Lithuanien, O.-V. de L.-Milosz, qui vécut une vie de grand seigneur chassé de ses terres, hanté par la recherche de l'absolu ? Pleurant les morts de Lofoten, il trouvait la paix à rêver dans les terrains vagues qui entourent délicieusement St-Julien-le-Pauvre, parmi l'ortie et la pariétaire.

Des îles merveilleuses, Loys Masson, St-John Perse apportent la féerie tropicale, les marins fous dans les cordages, l'incendie des bougainvilliers, les embruns, l'odeur du goudron, les servantes luisantes et "le relent des grands silos et entrepôts de denrées coloniales, là où l'épice et le grain vert s'enflent aux lunes d'hivernage..." (St-John Perse : **Exil**). Philippe Chabaneix né en Australie, ajoute des diacritures à la poésie française.

L'Amérique du Sud fournit elle aussi ses représentants. Jules Supervielle, avant de se mettre aux écoutes de la

nuit et de lier commerce avec les étoiles françaises, s'est imprégné de l'austérité de la pampa uruguayenne au petit trot de son cheval à longs poils.

Le Vénézuélien Robert Ganzo, dans des vers valéryens de forme, chante l'eau et surtout la *première et fauve quiétude* d'une statuette d'ivoire de mammouth, la plus vieille sculpture connue, qui nous regarde du fond des âges sous sa montre du Musée de l'Homme.

Le Péruvien César Moro vit au Mexique. Son **Château de Grisou** nous transporte dans le domaine surréel, où l'on peut "s'éveiller dans le rêve étincelant".

Sait-on assez qu'avec une folie admirable Paul-Louis Flouquet publie depuis 1930 à Bruxelles un **Journal des Poètes** et des cahiers de poésie ? En plus d'offrir une tribune aux nombreux poètes belges, il a rassemblé les poètes de langue française du monde, faisant de Bruxelles la capitale de la poésie française, comme New-York est la capitale de la peinture française contemporaine. En pleine occupation, il publiait une volumineuse anthologie et allait écrire sur la porte de ses amis : POÉSIE PAS MORTE.

Ces nombreux poètes belges, que sait-on d'eux hormis leurs noms ? Voici Henri Michaux dont les poèmes semblent des signes mystérieux à l'inconnu qui fait remuer la nuit ; Charles Plisnier, romancier écouté, mais peut-être plus grand poète encore, nous racontant son "périple" de Golgotha, des meetings communistes aux genoux de sa mère ; Edmond Vandercammen, écrivain puissant qui garde au cœur une blessure toujours ouverte : la mort violente de Federico Garcia Lorca. D'autres aînés comme Mélot de Dy, Hubert Dubois, Kervyn de Marcke ten Driessche, nom beau

comme une ancienne légende. Des jeunes comme Jean Mogin, Charles Bertin, Jean Tordeur, Serge Young, qui se laissent de plus en plus séduire par le théâtre. Et faisons une toute petite place parmi eux pour l'ombre d'Odilon-Jean Périer. Une aussi pour Alain Bosquet, né à Odessa, mais Belge par la culture et le cœur.

La Hollande nous envoie **Centaur**, périodique où la poésie est cotée haut, cas unique de revue internationale. On y lit des poèmes français et on y voit parfois la signature de N. Greshoff qui représenta durant les années terribles la poésie hollandaise libre.

La Suisse aussi a droit à notre gratitude. Sait-on assez quel rôle ont joué durant la guerre ses belles éditions, grâce à des hommes au grand cœur comme Albert Béguin, Jean Descoullayes, Marcel Raymond, Pierre Thévenaz ? Ils ont permis à des poètes comme Jouve, Aragon, Masson, Perse, Cassou, Wah! de s'exprimer librement. Nous serons toujours reconnaissants à Béguin d'avoir publié cet émouvant **Cahier des Prisonniers**, les **Images de l'homme immobile** de Jean Garamond, les **Poèmes d'ici** de Loys Masson, les **Témoins** de Jouve, **Brocéliande** d'Aragon, l'hommage à Bergson, la controverse sur le génie français, l'hommage à Léon Bloy, parmi tant d'autres beaux "cahiers du Rhône". Et que dire de ce **Domaine français**, qui répandit aux quatre coins du monde libre le meilleur de l'esprit français, avec une collaboration d'une richesse inégalée, rassemblée périlleusement par Jean Lescuré.

Mais la Suisse a aussi ses poètes. On ne connaît pas assez l'œuvre de Pierre-Louis Mathey, de Pierre Beausire, de Gustave Roud, d'Edmond-Henri Crisinel, de Gilbert Trolliet ou de jeunes comme Jean Cuttat, Pericle Pottochi, Georges Haldas, notes à part,

tantôt mallarméennes, tantôt rimbaldiennes, tantôt issues du romantisme allemand, venant se fondre dans la grande symphonie de la poésie d'expression française.

D'Afrique, nous avons retenu Jean Amrouche, héritier de la poésie farouche des chants berbères, Georges Cataui, qui apporte la vieille sagesse de la haute Egypte, Jules Roy qui célébra en des thrènes émouvants la vie périlleuse des aviateurs. Léopold Sedar Senghor, poète français de race noire. Et nous n'oublions pas non plus Jules Minne qui nous envoya au plus noir des noires années une mince plaquette marquée de la Croix du Sud, portant timbre du Congo Belge :

*A présent tu t'éloignes et tu seras seul encore, toi qui fus l'artisan du rêve sur la terre des hommes...*

Autres miracles : des Indes, Jacques Baïf faisait connaître au monde libre, par **France-Orient**, les poèmes les plus récents d'Aragon, de Claudel ou de Masson. **France-Asie** nous révèle que la jeune littérature indochinoise se laisse de plus en plus séduire par la française.

Les Etats-Unis ont donné à la littérature anglaise Charles Morgan et aux lettres françaises Francis Vielé-Griffin, Julien Green, Wallace Fowlie, délicat poète mallarméen et critique de grande classe. Nous avons retenu quelques sonnets de ce dernier afin que ce grand pays généreux, dont la jeune littérature autochtone est si vivante, soit représentée dans notre anthologie. Elle l'est aussi par tous ces poètes français qui y ont vécu leur exil, André Breton, St-John Perse, Alain Bosquet, Yvan Goll, André Spire, Raïssa Maritain, Jean Wahl, dans l'œuvre desquels nous avons puisé généreusement. Yvan Goll se faisait le

chevalier de la poésie par sa revue **Hémisphères** et ses belles éditions. Jean Wahl révélait au public de **Fontaine** la jeune poésie américaine. Julien Green traduisait Péguy et Claudel ; Raïssa Maritain, Bloy. Epoque héroïque.

La France s'est presque complètement retirée de l'Amérique, mais elle y a laissé sa langue et sa culture. Si elle entretient encore quelques colonies antillaises, elle a dû laisser le Canada vivre une aventure littéraire personnelle. Des nombreux poètes qui illustrent la littérature canadienne-française, nous avons retenu Anne Hébert, Rina Lasnier, Cécile Chabot, Simone Routhier, Alain Grandbois, Gustave Lamarche, Félix Desrochers, Clément Marchant, comme représentant la nouvelle poésie, très différente de celle qu'on écrivait il y a dix ans, plus personnelle, plus consciente de ses dons.

L'espace nous a manqué pour rendre justice à tous les jeunes poètes que Guy Sylvestre, bon sourcier, avait rassemblés dans une livraison entière de ses éclectiques **Gants du Ciel**.

Et comment passer sous silence les poètes des Antilles françaises. Ils vivent sur eux-mêmes et leurs livres traversent peu souvent les mers, sauf lorsque Césaire révéla par Breton connaît l'honneur des éditions newyorkaise et parisienne, en même temps qu'il reçoit un siège à l'Assemblée Nationale.

Dans ces heureuses îles, tout le monde est poète et on n'a qu'à choisir. Voici la Martinique avec Aimé Césaire, Gilbert Gratiant, Flavia Léopold, Daniel Thaly ; Haïti avec René Bélance, Roussan Camille, René Dépestre, Magloire St-Aude, Jacques Roumain, présent encore dans tous les coeurs et qui vivra longtemps par son

oeuvre, dont la majeure partie est encore inédite.

\* \* \*

Les anthologies servent habituellement de prétexte à faire le point, à relever les pistes suivies, les sentines légères au flanc du roc poésie. Je me bornerai à quelques remarques. Qu'ont de commun les poèmes de Guillevic, courts, ramassés comme un coup de fouet, et les longues déclamations lyriques de Pierre Emmanuel ? Les litanies colorées de Goffin et les poèmes de Wahl, qui se redressent à la fin en une sorte d'interrogation anxieuse ? La force, la valeur de la poésie française tient dans sa diversité. Les écrivains des pays communautaires ne donnent que le même son de cloche, mais les gouvernants qui tolèrent une certaine anarchie voient s'élever de partout des chants individuels, des poussées dans divers sens qui ne sont nullement contradiction mais dialogue.

Le surréalisme est passé à l'histoire. Maurice Nadeau en a fixé les traits, les anecdotes et la légende. Mouvement nécessaire, d'une grande ampleur et d'un extraordinaire pouvoir fécondant. Ce n'est pas un vain titre qu'il ait mis tous ses efforts à exalter la liberté. Ses peintres ont pénétré le public par l'affiche, la décoration des maisons, les murs d'une seule couleur, et jusqu'aux dessins des linoléums. Récemment, à New-York, Salvador Dali a fait applaudir des cravates peintes à la main, style Langouste au téléphone !

L'écriture automatique a encore ses adeptes. Et sans doute, André Breton y est-il resté fidèle, et aussi Aimé Césaire, et Charles Duits et quelques autres. Mais le véritable apport de l'écriture automatique pour le poète réside dans la recherche des maté-

riaux, revus ensuite par la raison, canalisés, insérés dans un poème ordonné. Toute la poésie moderne a retenu du surréalisme une sorte de beau désordre ordonné. Les images s'appellent les unes les autres et s'entrechoquent dans la nuit de l'inconscient : Eluard, Char, Bosquet.

Pendant que les poètes s'adonnaient à ces expériences de la poésie écrite par tous, d'autres continuaient ce chant qui commence avec Villon, Scève, Apollinaire et se prolonge jusqu'à Aragon renouvelé, André Spire, Marie Noël, chanson française de vieux lignage. C'est le rythme des trouvères aussi qu'on retrouve chez Yvan Goll, celui de **Jean sans terre** et des **Chansons de France**.

Et comme il n'y a pas de génération spontanée en poésie, la plupart des jeunes poètes se rassemblent autour de quelques aînés dont ils se réclament d'abord, puis s'affranchissent ensuite. C'est ainsi que nous trouvons Charles Plisnier s'inspirant d'Emile Verhaeren, Patrice de La Tour du Pin de Jules Supervielle, Pierre Emmanuel de Pierre Jean Jouve, Loys Masson de Paul Claudel et de Milosz. Ces deux derniers d'ailleurs ont nettement eu sur plus d'un poète contemporain cette "action séminale et paternelle" dont parlait Claudel.

De même au chapitre des influences, pourquoi ne pas reconnaître l'ombre de St-Pol Roux le Magnifique dans les vocables rares et rocaillieux d'Audiberti et ne pas relever des traces valéryennes dans l'oeuvre de Robert Ganzo ou de Pius Servien. Valéry se disant issu poétiquement de Mallarmé, les surréalistes se réclamant volontiers de Rimbaud, nous avons ainsi les deux pôles entre lesquels se situe la poésie moderne, entre l'ordre et le désordre, entre le désert sévère et la forêt vierge luxuriante : "Les sur-

réalistes sont plus conscients qu'ils ne le pensent et Valéry l'est moins qu'il ne le pense", écrit presque malicieusement Jean Wahl. Ajoutons à ces influences celle, inconsciente, d'Apollinaire.

Par une lente osmose, l'action de quelques écrivains étrangers s'est également fait sentir chez maints poètes, tout comme Poë, Ruskin, Whitman avaient influencé la génération antérieure. Pierre Emmanuel n'est pas insensible aux poètes anglais et Rilke a marqué toute une génération. On songe à Blake, à Holderlin, à Novalis, à Traherne en lisant Jean Wahl. L'étrange y devient familier. Le familier s'y fait étrange, selon la vertu transformante de l'instrument poétique.

Pour la forme on sent un vif retour vers les cadres classiques : Audiberti, Emmanuel manient un alexandrin majestueux même si le contenu est parfois entré à force, comme c'est le cas chez le poète de **Vive Guitare**, lave brûlante, encore pleine de la scorie des mots rares. Emmanuel retrouve la sonorité et l'intempérance verbales de Victor Hugo.

Claudel, abîmé dans la contemplation des livres saints, quand il consent à écrire des vers, abandonne le verset d'origine biblique qu'il a immortalisé, et que Milosz aussi pratiquait avec bonheur, pour s'abandonner à un mètre court emprunté aux miniaturistes japonais : phrases pour éventails. Mais Loys Masson, Robert Goffin, reprennent ce long vers et lui implique une pulsation propre, soit en le scandant d'un nombre fixe, soit en le rimant.

Et Robert Goffin nous entraîne à parler d'une autre tradition dans la poésie française : le poème-brochure-de-voyage d'un Cendrars, d'un Morand, d'un Salmon, du Plisnier de **Périples**, de Victor Serge.

Mais quelques poètes échappent à toute classification, hormis celle toute sommaire qui distingue, des poètes appliqués à la connaissance du monde, ceux qui labourent leur univers intérieur. Aussi, dans ce parc harmonieux qu'est la poésie française, où les jardins dessinés à la Lenôtre alternent avec des coins de forêts vierges, de petits pavillons se dressent ici et là. Voici Reverdy, qu'on traite parfois de jongleur, mais de quelle gravité ! "Je suis un témoignage fendu de la tête aux pieds", dit cet aventurier de la plastique verbale, ce cubiste des mots. Eluard rassemble autour de lui ses objets familiers qu'il dispose comme pour une toile de Picasso. Un sourire de femme, des lèvres, le titre d'un communiqué. Ses poèmes de guerre nous ont montré de quel pouvoir d'amour il était capable. Poésie belle comme le crystal, d'une pureté minérale, qui nous fait mépriser la condition humaine.

Voici maintenant Jean Cocteau avec ses images de collègue, d'hannetons martyrisés, du maître d'études qu'on craint, ses lâchers d'anges, ses chambres d'hôtel qui sentent le crime et le linge sale. Une forme qui n'est jamais la même. **La Crucifixion** est un tour de force typographique avec des curieux rejets de mots d'un vers à l'autre, donnant l'impression d'un barbelé replié plusieurs fois sur lui-même. Et voici un retour à la forme sereine de **Plain-chant** avec **Un ami dort**.

Ailleurs, le pavillon se fait temple ou abbaye pour abriter Patrice de La Tour du Pin et ses pensionnaires de l'École de Tess. Voici une poésie qu'on a tort d'appeler symboliste. Au contraire : une poésie concrète, inspirée d'une connaissance précise de la flore et de la faune de son Gâtinais marécageux et surtout des jeux de son enfance. Grand événement que la pu-

blication d'**Une somme de poésie**, attendue depuis quinze ans.

Au tournant d'une allée, c'est le musée où St-John Perse enferme à la fois ses souvenirs d'enfance antillaise et les coutumes rares, les métiers inattendus observés durant de longs voyages dans la Chine mystérieuse. Voici la casemate blanche à bout de péninsule où de sa belle écriture il jeta sur un parchemin les longues strophes d'**Exil** ou rêva aux grandes forces de la nature : dahlia blanc de la neige, banyan de la pluie, mystérieuses noces du vent.

Poésie concrète aussi que celle d'Yvan Goll, attentif au dépassement de la flore tropicale et, dans la nuit de grisou, aux premiers vagissements de l'atome et à la lente histoire de la terre.

Avec tant de noms et tant de tendances, tant de voies et de sentiers qui se coupent, il est imprudent de retenir dans les rets d'une préface la multiforme poésie. Des noms nouveaux se sont fait connaître : Audisio, Borne, Cadou, Descaunes, Emié, Estang, Frénaud, Lannes, chacun avec sa sensibilité, ses mots-clefs, son langage, et en même temps des poètes d'avant-guerre continuent de chanter. Philippe Chabaneix poursuit la peinture de sa galerie féminine. Quand Carco abandonne ses mauvais garçons, c'est pour célébrer dans des mélodies plaintives ses amis d'une folle bohème, du temps que Max Jacob partageait la chambre de Picasso et avait ses apparitions. Dans son exil mexicain, Jules Romains retrouve le rythme de ses **Odes** avec **Pierres levées**, épitaphes d'un monde en voie de disparaître. Léon-Pol Fargue reste le poète de Paris et Paul Fort celui des ballades, comme Charles Vildrac néglige volontiers la scène pour revenir à ses chansons d'amour et que Mauriac, ne voulant pas renon-

cer aux thèmes païens qu'il a hérités de Maurice de Guérin, exorcise Atys et passe l'étole au cou du Centaure.

Avec **La Vierge de Paris**, qui rassemble tous ses poèmes des années d'épreuves, Pierre Jean Jouve a publié son plus grand livre et le recueil le plus important de vers des vingt dernières années, se révélant comme un des plus hauts poètes de ce temps. On n'a pas fini de commenter l'oeuvre de ce poète tragique hanté par la catastrophe, qui a frôlé Freud et Meryon et cherche à éclairer la nuit même de l'homme de son christianisme brutal.

Oeuvre qui ne sacrifie pas au rythme ni à la facilité, mais oeuvre attachante et fécondante. Elle a engendré Pierre Emmanuel, jeune poète à peine connu avant la guerre, et dont les ouvrages successifs nous montrent un prophète. Les clameurs résonnent dans un monde qui ne comprend plus le prix du sang.

Parmi les grands poètes de ce temps, comment passer sous silence René Char, à qui Georges Mounin vient de consacrer un beau livre où il reconnaît au poète de **Seuls demeurent** "le ton de ce temps du mépris, le sens de la grande catastrophe, le souffle de l'appel et de la colère, — le sens de la parole parlée, de la parole criée."

Francis Ponge s'attache à la connaissance des objets, pierres, mimosa, avec la même curiosité que Valéry suivait les méandres de la coquille. Il emploie les mots de tous les jours, tout en étant en révolte constante contre eux. À tel point que ces mots banals prennent sous sa plume un éclat singulièrement neuf. Ce n'est pas une description qu'il nous livre, mais le sens des choses. Claudel d'ailleurs préconisait le : "Qu'est-ce que ça

veut dire?" Il en est sorti **Connaissance de l'Est**.

Il y aurait beaucoup à dire sur nombre d'autres poètes. Dans l'anthologie d'ailleurs, chacun fait l'objet d'une présentation suivie de notes bio-bibliographiques. Disons néanmoins un mot sur quelques uns de ceux qu'a étudiés si intelligemment Léon-Gabriel Gros dans sa **Présentation de poètes contemporains**, livre capital pour la connaissance des poètes des années 40, au même titre que **De Beaudelaire au surréalisme** pour apprécier les poètes d'avant-guerre.

Gros surnomme René Laporte : un témoin de dix années, écrivain de transition entre les deux périodes citées plus haut. Témoin un peu amer, comme il se doit :

*Je suis né en un temps de fêtes  
médiocres et pour le prix d'une  
chanson...*

Déjà, en 1936, il écrivait ce vers qu'on croirait tirer du **Crève-coeur** :

*Les capitaines nous ont trahis...*

Et voyant passer Basil Zaharoff, dont la carcasse pourrit dans un mausolée élevé avec de l'argent poissé de sang, René Laporte a ce trait cruel :

*Dans une voiture sombre et  
vermie... il avait l'air de con-  
duire le siècle au cimetière...*

Luc Descaunes s'est détaché du ton de violence qui caractérisait ses premiers écrits, ceux du temps de **Soutes**, périodique au titre o'neillien qu'il animait. Il s'est acheminé vers une imagerie éclatante, alors que c'est vers une imagerie quotidienne un peu gourmande, un peu goguenarde que tend Jean Cayrol, quand il ne s'abandonne pas aux grands thèmes : Eurydice, vaisseau-fantôme, prétextes à confession personnelle.

Tous ces jeunes poètes doivent beaucoup à Pierre Seghers qui les a encouragés et publiés. Poète lui-même, il n'aurait pas été déplacé dans ce moyen-âge où le compagnonnage se revêtait des douceurs de l'amitié et était la base même de la vie sociale.

Intituler un recueil de vers **Le domaine public**, c'est reconnaître cette poésie faite par tous et pour tous, loin d'un hermétisme qui donne parfois le change sur la valeur réelle du chant. Pour Pierre Seghers et ses amis, la poésie est la trame même de la vie. "Être poète, c'est d'abord être un homme", écrit Pierre Emmanuel. Et quel langage plus humain que celui de Guillevic, de Frénaud. Comment après eux prendre au sérieux Roger Caillois ou Julien Benda criant à l'imposture de la poésie ?

Pour Jean Wahl, elle est le journal de ses plus hauts moments. S'il n'aime pas qu'on dise que ses poésies sont d'un philosophe, il lui plaît qu'on écrive de sa philosophie qu'elle est d'un poète. Elle est pour lui un moyen de connaissance supérieure. Dans sa vie et dans son oeuvre celle-là éclaire et aide à prolonger celle-ci. Il mêle l'une à l'autre. La tradition de la poésie de la connaissance n'est pas perdue avec la mort de Valéry et les poètes réfléchissent de plus en plus sur la force mystérieuse qui les habitent : un procédé de connaissance.

Jules Supervielle traçait il y a déjà longtemps ce bestiaire familial.

*Le poète dans son ombre  
Porte chèvre, chien, cheval  
Et deux ou trois animaux  
Qui n'ont pas encore de nom  
Attendant pour prendre corps  
Que souffle un vent favorable.*

Et Jacques Maritain expliquait : "Le poète... c'est plutôt un enfant qui apprivoise les choses en les appelant du nom de ses amours et qui fait avec elles un paradis. Elles ne lui disent leur nom qu'en énigme, il entre dans leurs jeux, les yeux bandés, il joue avec elles à la vie et à la mort."

Jean Wahl le redit à sa manière :

*L'Univers, une toute petite chose  
Entre en moi à pas de voleur  
Et je communique avec tout  
Sous des milliers de regards.*

Toute l'oeuvre de Claudel est le commentaire tumultueux du monde, le poète se proposant aux hommes comme l'interprète du Créateur.

Et Pierre Reverdy décrira la démarche poétique : "C'est la main-mise souveraine de l'homme sur les choses de la création."

En résumé, il n'est de poésie que du connaître : connaître le monde ou se connaître. Dire des secrets. Ouvrir des lettres. Max Jacob pratiquait l'un et l'autre et écoutait aussi bavarder le concierge. Jusqu'où la poésie peut se terrer.

(à suivre)

# LA REVISION DE LA CONSTITUTION DE 1867

*Dollard Dansereau*

Avocat au Barreau de Montréal

Ce n'est pas tout de soutenir que la Constitution de 1867 est un pacte qui ne peut être amendé qu'avec l'assentiment des provinces signataires ; une abondante jurisprudence confirme là-dessus l'opinion des auteurs de la constitution eux-mêmes. Il y a eu des hommes politiques et quelques juristes pour affirmer le contraire ; mais la pratique surtout y a contredit, notamment en ces dernières années lorsque le Gouvernement d'Ottawa s'est fait attribuer par Londres la juridiction en matière d'assurance-chômage ou, encore a fait suspendre les règles établies par la Constitution de 1867 pour la distribution des collèges électoraux du pays. Pourquoi le Gouvernement d'Ottawa se révèle-t-il presque toujours plus fort que les Gouvernements provinciaux dans les débats constitutionnels ?

Quand fut élaborée la Constitution de 1867, les Etats-Unis étaient en pleine guerre de Sécession. A l'origine de cette guerre, on découvre un problème constitutionnel que les Washington, les Jefferson, les Hamilton n'avaient pu résoudre et qu'ils avaient légué à leurs descendants ; celui de l'attribution des pouvoirs résiduaux. En quoi consistent ces pouvoirs résiduaux ? Ce sont ceux que la Constitution d'un pays n'attribue pas nommément à un corps législatif, mais donne sous une désignation générale à l'un ou à l'autre de plusieurs corps législatifs. Si le gouvernement central reçoit les pouvoirs

résiduaux, on peut dire que le pays est une fédération ; dans une confédération, ces pouvoirs appartiennent aux gouvernements locaux. Aux Etats-Unis, le Gouvernement Lincoln, qui avait la sympathie des hommes d'Etat canadiens, réclamait pour Washington les pouvoirs résiduaux ; les Etats esclavagistes voulaient le maintien d'une décentralisation qui permettait le travail servile.

Les auteurs de la Constitution de 1867, instruits par l'expérience des Etats-Unis ont accordé les pouvoirs résiduaux au gouvernement central. C'est ainsi que l'aéronautique et la radiodiffusion ressortissent au gouvernement d'Ottawa. De plus, nos constituants ont voulu un gouvernement central puissant pour éviter les conflits politiques comme ceux dont notre pays souffrait depuis un demi-siècle.

De 1867 à 1900, le Parlement de Londres, pour des raisons d'opportunité, se montra plutôt favorable aux provinces. Le Conseil Privé, tribunal mi-politique, mi-juridique, se prononçait à peu près constamment en faveur des gouvernements locaux. Leurs droits furent réaffirmés parfois avec une vigueur non dénuée d'acribité, comme dans les arrêts relatifs à la législation d'assurance. La situation a changé. Depuis lors, la guerre de 1914, le gouvernement anglais favorise visiblement la centralisation des pouvoirs au Canada. Le Conseil Privé l'imite de son côté, quoiqu'avec la prudente ré-

serve que les juristes savent mettre dans leurs arrêts. Le gouvernement d'Ottawa, qui dirige seul la défense nationale et la politique extérieure, peut faire usage des autorités britanniques de moyens que ne possèdent point les provinces. Je crois que certains chefs politiques canadiens-français se berçaient d'illusions, quand, il y a quelques mois, ils étaient enclins à désirer le maintien des appels au Conseil privé, parce qu'ils voyaient là une sauvegarde pour les droits constitutionnels des provinces. Dans le passé, l'Angleterre a pu se montrer même partielle envers les provinces; cette époque est révolue.

Dans quelque temps, c'est la Cour Suprême du Canada qui se prononcera en dernier ressort sur nos débats constitutionnels. Ce n'est guère rassurant pour les provinces, ce tribunal ayant à plusieurs reprises fait preuve d'une bienveillance extrême envers le gouvernement d'Ottawa.

La fin des accords de 1942 a mis en première page des journaux le problème constitutionnel du Canada. Tous les citoyens se rendent compte de la suprématie financière écrasante du gouvernement fédéral. Son budget est dix fois plus considérable que celui de la province de Québec. Certains gouvernements provinciaux, virtuellement en banqueroute, dépendent uniquement d'Ottawa pour faire face à leurs obligations. C'est peut-être ce qui a inspiré à des politiciens fédéraux l'idée de traiter séparément avec chaque province afin de résoudre le problème né de la guerre. Au surplus, la taxation directe, qui est la principale ressource des gouvernements provinciaux et des administrations municipales, a dû prendre souvent des formes qui la rendent impopulaire. Inutile d'insister: tous, nous admettons

que la situation financière du gouvernement d'Ottawa, grâce à la constitution de 1867 et grâce aussi à de quasi-usurpations qui ont eu la guerre pour excuse, est incomparablement supérieure à celle des provinces. Il faut comprendre que je parle seulement de la situation financière du gouvernement d'Ottawa au point de vue constitutionnel, car il peut y avoir des provinces dont le crédit soit présentement meilleur.

Faut-il s'étonner que le gouvernement fédéral, dans ces conditions, exerce une attraction presque irrésistible, surtout chez nos compatriotes anglo-canadiens qui n'ont rien à craindre pour leur nationalité. Nombreux ceux qui voient exclusivement dans la centralisation, au Canada, le moyen de réaliser pleinement des réformes sociales. Ils ont d'autant plus la partie belle que les facilités de communications favorisent comme jamais dans le passé la centralisation économique et politique.

De tous les Canadiens, ce sont les Canadiens-Français qui réagissent avec le plus d'ardeur contre les forces centralisatrices. La Confédération leur a profité moins qu'à leurs concitoyens anglophones. Ils redoutent l'assimilation lente et la disparition de leur groupe ethnique, bien que ce soit là un péril lointain. Ils craignent surtout de ne pas recevoir à Ottawa l'accueil et la justice qui leur sont réservés à Québec. Si le gouvernement fédéral nous avait traités ne serait-ce que convenablement depuis 1867, Québec ne serait pas aussi irréductible dans sa lutte contre les partisans de la centralisation.

Le statu-quo sera-t-il maintenu? Les provinces, passant à l'offensive, réussiront-elles à reprendre les droits qu'Ottawa leur a enlevés? Au con-

traire, est-ce que le gouvernement fédéral s'appropriera définitivement, au moyen d'une revision de la Constitution qui lui soit favorable, les droits et les pouvoirs qu'il s'est arrogés en ces dernières années ?

En principe, la Constitution de 1867 est un pacte, on ne saurait la modifier

légalement sans consulter auparavant les provinces. En pratique, la Constitution de 1867, a été, depuis son adoption, amendée souvent et de plusieurs façons, parce que la situation qu'elle fait au gouvernement d'Ottawa, était, dès l'origine, nettement trop supérieure à celle des provinces.



## LES POISONS DE "LA NOUVELLE HÉLOÏSE"

*Roger Duhamel*

On ne nous accusera pas de nous faire la partie facile en cherchant à retrouver dans ce récit épistolaire le visage et les idées de Rousseau puisque lui-même déclarait à son ami Bernardin de Saint-Pierre : **Saint-Preux n'est pas tout à fait ce que j'ai été, mais ce que j'aurais voulu être** (1). Nous ne nous aventurerons donc pas sur le terrain glissant de l'hypothèse gratuite.

Avec Rousseau et *la Nouvelle Héloïse*, dont le titre même évoque les amours d'Abélard et de la nièce du chanoine Fulbert, le roman français entre de plain-pied dans le domaine du sentiment et de la conscience. C'est, dans l'intention de l'auteur en tout cas, une fin de non-recevoir au libertinage en vogue et les contemporains du romancier, blasés de leurs expériences routinières et désireux de retrouver une innocence aussi perdue que le paradis de Milton, verseront beaucoup de larmes à s'attacher aux malheurs de Julie d'Etanges et de Saint-Preux. Ils ne seront pas moins touchés de la fidélité de Julie à son mari, M. de Wolmar, et ils oublieront volontiers les égarements de la jeune fille, au spectacle des vertus de l'épouse.

Il n'est peut-être pas un ouvrage de Rousseau qui jette autant de lumière sur lui-même. Cet homme de quarante-quatre ans, qui a entremêlé ses soucis de philosophe à une existence de va-

gabond, se décide à écrire un roman d'amour, lui qui n'a toujours eu que mépris pour ces récits faciles, d'une sentimentalité à fleur d'épiderme. C'est qu'il vit alors dans la solitude enchantée de l'Ermitage, c'est qu'il est rendu à l'âge où il est plus aisé de rêver que de vivre un grand amour et qu'il s'ennuie avec sa femme, Thérèse Le Vasseur, fille d'auberge peu susceptible de suivre les nuances de ses sentiments et de s'émouvoir au chant des oiseaux et au souffle du printemps dans la vallée de Montmorency.

Rousseau commence à écrire son roman, qui le dégage de lui-même et de sa mélancolie ; il y met toute sa détresse intime, sa tristesse d'avoir sans doute ému plusieurs femmes sans être assuré qu'aucune l'ait vraiment aimé. Il se retrouve dans les héros qu'il fait vivre sur les bords du lac de Genève. Saint-Preux est un grand cœur, mais il n'a ni nom ni fortune, comme lui-même ; il est précepteur dans une famille riche, les d'Etanges, et personne n'est étonné d'apprendre qu'il tombe amoureux de la fille de la maison, Julie, qui joint aux attraits de la beauté les séductions de l'esprit. Amour malheureux, amour passionné, amour impossible, qui satisfait le côté fataliste de Rousseau : il aime pleurer sur les héros qui lui renvoient son image.

Ce déclassé ne recherche plus les filles du peuple ; il ambitionne obscurément un attachement pour quelque

grande dame. Il le dit lui-même : **Il me fallait des demoiselles. Ce n'est pas du tout la vanité de l'état ou du rang qui m'attire. C'est un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parole plus gracieuse, une robe plus fine et mieux faite, une chaussure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajustés . . . Je préfère toujours la moins jolie ayant tout cela. Je trouve moi-même cette préférence ridicule, mais mon coeur la donne malgré moi.** Et cette grande dame ardemment désirée ne tarde pas à paraître.

Mme d'Epinaÿ, l'hôtesse de Rousseau à l'Ermitage, reçoit parfois la visite de sa belle-soeur, Sophie d'Houdetot. Il faudra peu de temps pour qu'elle éveille, car elle est coquette, un sentiment très fort dans le coeur du solitaire. Dans les **Confessions**, la sérénité de l'âme revenue, il nous la dépeint avec justesse : **Madame la comtesse d'Houdetot approchait de la trentaine, et n'était point belle ; son visage était marqué de la petite vérole ; son teint manquait de finesse, elle avait la vue basse et les yeux un peu ronds : mais elle avait l'air jeune avec tout cela, et sa physionomie, à la fois vive et douce, était caressante. Elle avait une forêt de grands cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui tombaient au jarret ; sa taille était mignonne, et elle mettait dans tous ses mouvements de la gaucherie et de la grâce tout à la fois. Elle avait l'esprit très naturel et très agréable ; la gaieté, l'étourderie et la naïveté s'y mariaient heureusement : elle abondait en saillies charmantes qu'elle ne recherchait point et qui partaient quelquefois malgré elle. Elle avait plusieurs talents agréables, jouait du clavecin, dansait bien, faisait d'assez jolis vers. Pour son caractère, il était angélique ; la douceur d'âme en faisait le fond ; mais,**

**hors la prudence et la force, il rassemblait toutes les vertus (2).** Rousseau est visiblement ébloui et Sophie n'est pas farouche ; elle veut toutefois demeurer fidèle, non à son mari, mais à Saint-Lambert, un militaire qui se croit poète et qui l'a conquise. Rousseau doit donc se contenter d'un grand amour platonique. Et il se remet à rédiger les lettres de Julie et de Saint-Preux. Le ton en est changé ; à la passion déchaînée succèdent les appels au devoir et à la vertu. Le diable, impuissant, se fait prédicateur . . .

**La Nouvelle Héloïse** est une très longue suite de lettres. La première partie de l'ouvrage est ardente et juvénile, la seconde, résignée et mélancolique. C'est d'abord un échange de billets enflammés, où Saint-Preux et Julie luttent désespérément au bord de l'abîme. Le jeune précepteur a le sentiment très fort de l'honneur et Julie exige qu'il la respecte, mais la passion parle haut. Un soir elle lui donne rendez-vous dans un bosquet où elle se rend en compagnie de sa cousine Claire, qui joue le rôle commode de la confidente dans la tragédie classique. Voici comment Saint-Preux raconte, dans la langue ampoulée et excessive qui déborde déjà de romantisme, cette scène du baiser : **En y entrant (dans le bosquet), je vis avec surprise ta cousine s'approcher de moi, et d'un air plaisamment suppliant, me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystère, j'embrassai cette charmante amie ; et, tout aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux que les sensations ne sont rien que ce que le coeur les fait être. Mais que devins-je un moment après quand je sentis . . . la main me tremble . . . un doux frémissement . . . ta bouche de rose . . . la bouche de Julie . . . se poser, se presser sur la mienne, et mon corps serré dans tes bras ! Non, le feu**

du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser. Toutes les parties de moi-même se rassemblèrent sous ce toucher délicieux. Le feu s'exhalait avec nos soupirs de nos lèvres brûlantes, et mon coeur se mourait sous le poids de la volupté . . . quand tout à coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer sur ta cousine, et tomber en défaillance. Ainsi la frayeur éteignit le plaisir, et mon bonheur ne fut qu'un éclair. A peine sais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur! . . . c'est un tourment horrible . . . Non, garde tes baisers, je ne saurais les supporter . . . ils sont trop âcres, trop pénétrants; ils percent, ils brûlent jusqu'à la moelle . . . ils me rendraient furieux (3). Mettons ici un terme à ces déchaînements incendiaires . . .

Que Saint-Preux se remette, l'euphorie sera de courte durée. M. d'Étangés n'est guère empressé de marier sa fille à un brave garçon d'un rang social inférieur au sien. Il préfère la donner à un gentilhomme russe qui lui a sauvé la vie, M. de Wolmar, de trente ans plus âgé que Julie. Elle se soumet sans révolte au décret paternel. (A ce moment, Rousseau n'a plus d'espairs auprès de la séduisante Sophie d'Houdetot.)

Le roman se transforme subitement pour devenir un traité de morale, d'une morale toute spéciale, d'une morale nullement fondée sur les canons d'une doctrine théologique. Il enseigne toutefois la fidélité conjugale et les mérites de la morale sociale. Tout le bonheur se trouve dans le témoignage de la conscience. Il couronne le devoir accompli. La bonté apaise les sens, elle maîtrise le tumulte des passions.

Julie et de Wolmar vivent donc heureux. Après avoir fait le tour du monde pour oublier son amour, Saint-Preux se rend à leur foyer et s'extasie devant la paix d'un ménage vertueux. Il ne peut toutefois abolir complètement le passé. Julie, elle, a-t-elle tout oublié? Après une promenade en bateau des deux anciens amants, Saint-Preux écrit: **Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, de frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon coeur mille réflexions douloureuses** (4). C'est déjà toute la substance du **Lac** de Lamartine. Non, une plaie aussi profonde ne peut cicatriser. Avant que de mourir, Julie souhaite que Saint-Preux épouse sa cousine Claire, mais ils préfèrent tous deux entretenir son culte en élevant ses enfants.

Jean-Jacques a gagné la partie: il s'est institué directeur d'âmes et il a assuré, du moins il le croit, le triomphe de la vertu, l'accord du coeur et de la conscience. Toutefois, cette vertu, pour exigeante qu'elle soit, pour inhumaine qu'elle se veuille, n'est pas un frein à toutes les passions; la faiblesse de Julie en fournit la preuve. L'honneur a mieux sauvegardé Mme de Clèves contre l'amour du duc de Nemours. C'est que cette vertu n'a aucune racine spirituelle, elle se contente d'être laïque et moralisante, elle équivaut, si l'on veut, à une espèce de civisme sentimental. C'est donc, en fait, une entrave bien fragile aux débordements des passions. Et l'on peut avec raison

se demander si la droiture naturelle de Julie, épouse et mère, ne procède pas plus de la volupté de la souffrance et de la fureur du dévouement que de la dictée impérieuse d'une conscience délicate. Il se trouvera en tout cas des gens qui retiendront plus volontiers les déchaînements amoureux de Julie et de Saint-Preux que leur résignation et c'est ce qui rend **la Nouvelle Héloïse** dangereuse pour des esprits non encore assagis ou incurablement tumultueux.

Le roman, on le sait, obtient un succès prodigieux. Il correspond à un état latent de la sensibilité de l'époque qui se cherche un exutoire, il annexe la nature à la littérature. Ce romanesque tendre et douloureux, c'est un chant alors nouveau et combien séduisant. Et les railleries de Voltaire sur les **âcres baisers** n'entament aucunement cet engouement. **Les arbres, l'herbe, est-ce que cela existait avant Rousseau ?** s'est demandé Jacques de Lacretelle. **On en pourrait douter . . .** Sainte-Beuve note que la première hirondelle de notre littérature se trouve dans les Confessions. **Non : La Fontaine et Mme de Sévigné en ont vu une ou deux.** Néanmoins, Rousseau ouvre une avenue.

Il n'est pas un guide de tout repos ; sa vie n'est pas un enseignement. Jean Cocteau, qui lui a consacré un jour une étude aussi confuse que perspicace, lui rend justice : **Jean-Jacques n'eut rien d'un apôtre. Il est homme avec toutes ses faiblesses. Sincère à sa manière, d'une sincérité qui n'est pas celle des saints. Sa vie fut bien moins scandaleuse que celle d'un Richelieu ou d'un Casanova. Il montra constamment du feu : et il suffit de cette petite chose pour bouleverser une époque. Il ne souhaitait rien qu'aimer et être aimé. A cause de cela,**

**il fut haï, persécuté plus qu'aucun homme. Il semble que ce soit surtout ce que le monde ne pardonne pas** (5).

Par plus d'un trait, **la Nouvelle Héloïse** appartient à l'histoire de la sensibilité universelle, elle nous éclaire sur les rayons et les ombres des sentiments, elle constitue une anticipation fulgurante du romantisme. Elle n'échappe pas non plus, il s'en faut de beaucoup, à toute critique. **Ce n'est certes pas la chaleur du lyrisme qui peut blesser en telle matière (il y a, comme dit- Saint-Beuve, un "sublime des sens"), c'est la confusion des genres. La raison et la passion, la sagesse et l'amour sont deux. Leur conflit éternel n'est pas seulement une donnée de la vie, il est la condition de l'art. La fureur des flots n'est une belle fureur que par la stabilité des rochers qu'ils viennent battre. Que l'élément résistant et fixe se laisse dissoudre dans l'élément capricieux et terrible, celui-ci perdra sa violence et ce n'est plus qu'une onde molle, paresseusement épanchée, sans profondeur, souillée de débris** (6).

Les témoignages des contemporains sont multiples pour démontrer les remous qu'occasionne la publication — on devrait dire le lancement, comme d'une bombe — du livre de Rousseau. C'est aussitôt le délire et les larmes affluent. Ce qu'on pouvait pleurer à cette époque, c'est incroyable ! Les fils de Voltaire ont volontiers le sourire ironique et glacé, mais les filles de Rousseau sont constamment larmoyantes.

Qu'on ne s'en étonne pas trop. L'incrédulité est à la mode, on a rejeté les dogmes et les autorités traditionnelles. La raison triomphe partout. A la bonne heure, diront certains. Oui, mais voilà qu'il se fait dans les âmes un grand

vide, et qu'il faut bien combler. Rousseau y pourvoira en s'instituant directeur laïque des âmes. **C'est en répandant sur tant d'âmes la contagion de cette religiosité pervertie qu'il a donné au monde moderne un de ses aspects caractéristiques . . . Rousseau précipite le cœur dans une anxiété sans fin, parce qu'il sanctifie le refus de la grâce. Ayant rejeté avec les philosophes le don de Celui qui nous a aimés le premier, il donne issue cependant au sentiment religieux, il détourne notre faim de Dieu vers les sacrés mystères de la sensibilité, vers l'infini de la matière. Mais il va ainsi bien plus loin que l'épisode romantique. La pensée actuelle, en ce qu'elle a de morbide, reste encore sous sa dépendance. La recherche de la délectation mystique en les choses qui ne sont pas Dieu, étant une recherche sans terme, ne peut s'arrêter nulle part (7).**

Les contemporains et surtout les contemporaines de Rousseau n'y regardent pas d'aussi près et ne voient pas aussi loin. Leurs cœurs sont tout simplement bouleversés. Pour beaucoup, c'est la révélation de l'amour, d'un amour épuré au souffle des beautés de la nature. On se rend même en pèlerinage à Ermenonville pour apercevoir le maître. C'est à qui professerait la religion de Jean-Jacques, qui dispense de se soumettre aux canons de l'Eglise ! Quelle aubaine pour des âmes incrédules et en même temps assoiffés d'un vague idéal ! On connaît les noms de quelques-unes de ces grandes dames qui ont succombé à l'envoûtement, une duchesse de Polignac, une Madame de Francueil, une Madame de Boisguilbert. Cette dernière écrit à Bernardin de Saint-Pierre, après avoir terminé la lecture de **la Nouvelle Héloïse : Dans ce livre il est des lettres qu'on peut lire à tout âge, qui ne peuvent, en nous intéressant,**

**que nous rendre meilleurs, tandis que de fort beaux sermons, en nous ennuyant, nous laissent souvent comme nous sommes (8).** Une mère de famille va même plus loin ; elle entend élever ses filles selon les directives de Jean-Jacques et elle n'a aucun doute qu'elles seront vertueuses : **Je suis toute rassurée . . . La vertu règne dans votre livre, malgré tous les petits écarts qu'elle peut faire (9).** Va donc pour les petits écarts . . .

On pourrait citer encore longtemps des exemples, dont quelques-uns sont tout à fait cocasses, de l'engouement provoqué par ce roman. Contentons-nous du témoignage de deux écrivains. En premier lieu, Choderlos de Laclos, l'auteur des **Liaisons dangereuses**. Dans une lettre au vicomte de Valmont, la marquise de Merteuil se montre très sévère à l'endroit des romans ; elle reproche aux auteurs de se **battre les flancs pour s'échauffer**, tandis que le lecteur reste froid, mais elle ajoute aussitôt : **Héloïse est le seul qu'on en puisse excepter (10).** De son côté, Jean-François Ducis, poète tragique bien oublié, rend hommage à Rousseau dans le quatrain suivant :

**Entre ces peupliers paisibles**

**Repose Jean-Jacques Rousseau :**

**Approchez, cœurs droits et sensibles,**

**Votre ami dort sous ce tombeau (11).**

A l'étranger, le succès de **la Nouvelle Héloïse** n'est pas moindre. Pour les Anglais, Rousseau a détrôné Richardson, l'auteur de **Clarisse Harlowe**, de **Pamela** et de **Grandisson**. Byron et Ruskin ne tarissent pas d'éloges. Chez les Allemands, Goethe fait de ce livre son aliment indispensable et Werther sera un fils spirituel de Saint-Preux. A tous ces enthousiasmes délirants, je préfère de beaucoup le

jugement pertinent de Charles Nodier qui trouve cette lecture plus dangereuse que celle des romans de Voltaire qui, du moins, ne sont qu'indécents et grossiers ; et il a raison : l'oeuvre qui insinue l'immoralité est bien plus néfaste qu'un roman obscène et dégoûtant : dans celui-ci, on trouve une dose massive de poison, qu'on ne peut assimiler, et qui agit alors comme vomitif ; la dose minime, mais assimilable, empoisonne lentement, et donc bien plus sûrement (12).

---

(1) cité par Pierre Lasserre, **Le Romantisme français**, Mercure de France, Paris 1913, p. 53.

(2) Jean-Jacques Rousseau, **Confessions**, Bibliothèque de la Pléiade, N.R.F., Paris 1939, pp. 430-1.

(3) Jean-Jacques Rousseau, **La Nouvelle Héloïse**, dans les *Oeuvres complètes*, Armand-Aubrée, Paris 1830, t. VI, p. 81.

(4) Rousseau, **La Nouvelle Héloïse**, t. VII, pp. 133-4.

(5) cf. le **Tableau de la littérature française, XVIIe - XVIIIe siècles**, N.R.F., Paris 1939, p. 327.

(6) Lasserre, **op. cit.**, p. 56.

(7) Jacques Maritain, **Trois Réformateurs — Luther - Descartes - Rousseau**, Plon, Paris 1925, pp. 163-4.

(8) Maurice Souriau, **Histoire du Romantisme en France**, Editions Spes, Paris 1927, t. I, p. 5.

(9) Daniel Mornet, dans la **Revue du Mois** de 1909, p. 547.

(10) Choderlos de Laclos, **Les liaisons dangereuses**, Bibliothèque de la Pléiade, N.R.F., Paris 1932, p. 98.

(11) Jean-François Ducis, **Oeuvres**, Ladvocat, Paris, 1827, t. IV, p. 399.

(12) Souriau, **op. cit.**, p. 9.

## LE PEUPLE ET LES ARTS

*Robert Charbonneau*

de l'Académie canadienne-française

A une réunion récente du Canadian Arts Council, tenue à Toronto, j'ai entendu ce qui me paraît le plus bel éloge spontané qu'on puisse faire d'un ministre de l'éducation. C'était à la séance de clôture et des conférenciers présentaient un aperçu de l'état des arts dans chacune des provinces. Un délégué d'une des provinces de l'Ouest exposait ce que son gouvernement avait réalisé pour répandre l'éducation et les arts dans des conditions difficiles : missions de professeurs chargés d'aller donner un jour par semaine dans les petites villes et même les villages éloignés des centres, de véritables cours secondaire ou universitaire ; des cours publics gratuits de dessin, de solfège, de peinture, des cours privés de musique dans les villages, etc. Devant la surprise de son auditoire, le conférencier expliqua : "Notre ministre ne comprend pas qu'un homme puisse être heureux s'il ne peut jouir d'au moins un des arts."

En écoutant cet éloge, je me disais que, s'il est mérité, il devrait être inscrit dans l'histoire comme "la poule au pot" d'Henri IV et les autres propos célèbres des hommes d'Etat.

Qu'un homme politique ait une si grande compréhension de son rôle, voilà certes un événement extraordinaire dans le monde. Les arts n'ont pas été créés pour le divertissement de quelques oisifs ; ils sont nécessaires à l'homme au même titre que l'instruction et l'éducation. Est-ce à dire que dans cette province tous les citoyens négligent leurs occupations matérielles, se désintéressent du travail manuel ? Certes non ! Mais leur vie ne se borne plus aux seuls soucis du pain quotidien. Par la compréhension des oeuvres d'art, leur intelligence s'ouvre à des vérités dont sans elles, ils eussent toujours ignoré l'existence ; une vie supérieure leur est rendue accessible, une possibilité du dépassement du banal et du terre à terre. Ils apprennent à voir, ils affinent leur sensibilité, ils enrichissent leur vie.

C'est cette possibilité d'une vie supérieure, que, sans le savoir, les révoltés envient à ceux qui possèdent. Et si on continue de tenir les ouvriers étrangers à ces choses, ceux-ci chercheront le pouvoir pour les détruire comme ils ont tenté de le faire en France en 1789, en Espagne, en Russie, etc.

A première vue, il peut sembler ridicule de dire que l'ouvrier est jaloux des arts. Mais il sent là une inégalité qui n'est pas naturelle entre lui et les possédants et on le voit dans les révolutions où il met toute sa passion à effacer jusqu'aux traces des ouvrages d'art dont la seule existence est une humiliation pour son esprit. Si ces choses sont bonnes, pourquoi ne pourrait-il en jouir lui aussi ? Elles ne répondent pas moins à un besoin de sa nature.

Quand la sécurité de l'ouvrier sera assurée par des lois qui tiennent compte de ses aspirations, si on n'a rien fait pour le faire accéder à la vie de l'esprit par l'éducation et les arts, il lui restera encore une barrière à renverser.

Il faut que d'autres ministres refusent d'admettre qu'un homme puisse être heureux s'il ne peut jouir d'au moins un des arts.

# PROPOS UNIVERSITAIRES

*Jean-Marie Morin*

## La Souscription

L'événement du jour et qui éclipse tous les autres, à l'Université de Montréal, est certainement la campagne de souscriptions annoncée officiellement, le mois dernier, par le chancelier, Son Exc. Mgr Joseph Charbonneau. Le maire et les conseillers municipaux, des industriels et des financiers ont été invités à venir rencontrer les autorités de l'université et à visiter l'immeuble universitaire. D'autres groupes de citoyens recevront bientôt une semblable invitation. A l'instar de Mahomet, le peuple va à la montagne.

Indépendamment du but recherché par les autorités de l'Université en faisant ces invitations, la prise de contact par le public avec notre plus haute institution d'enseignement ne peut avoir que des résultats heureux. Il est bon que les intellectuels et les autres se rendent compte par eux-mêmes de ce qu'est l'Université, du travail qui s'y fait, de ses besoins, de ses légitimes ambitions. On a souvent reproché à notre université — et non toujours sans raison — de se confiner orgueilleusement dans sa tour d'ivoire et d'ignorer la masse qui évolue à ses pieds, masse composée soit d'individus qui jamais n'ont élevé leur regard pour admirer la splendeur de la tour, soit de gens chez qui cette splendeur inaccessible a provoqué du ressentiment.

Le grand public n'a pas été habitué à considérer l'Université comme son affaire, affaire qu'il dépend de lui de rendre prospère. Pour lui, l'Université était réservée à une classe privilégiée. Seuls quelques-uns de ses enfants pouvaient partager les avantages offerts aux "fils de famille". Il ne lui venait donc pas à l'esprit qu'une institution dont la fréquentation coûtait tant pût être pauvre. La pauvreté dans un palais est difficile à admettre. Et quand il entendait répéter que l'Université avait besoin qu'on l'aide, il rétorquait dans sa logique simple : "Que les enfants soutiennent la mère qui les a allaités de ses mammelles !"

Il n'avait pas tort le grand public, et c'est de ceux-là d'abord que l'Université attend une réponse. Les professionnels d'aujourd'hui qu'elle a formés, ses diplômés, ont une dette de reconnaissance qu'ils ne sauraient répudier. Ce qu'ils ont reçu, ce que leurs enfants reçoivent ou recevront, ne se paye pas seulement en frais de scolarité. Une fois ces frais soldés, toute leur dette n'est pas acquittée.

Mais les autres, tous les autres qui n'ont jamais franchi le seuil de l'Université, ne lui en sont pas moins redevables d'innombrables bienfaits. Car si, directement, l'Université ne leur a rien dispensé, indirectement que ne leur a-t-elle pas donné ? Leurs chefs qui dans tous les domaines scientifiques ou professionnels ont contribué à

l'enrichissement matériel, intellectuel et moral de la communauté, c'est à l'Université qu'ils ont acquis leurs connaissances. Et si notre peuple, aujourd'hui, profite de services médicaux perfectionnés, d'organisations sociales et économiques avancées, d'acquisitions techniques et scientifiques qui rendent la vie meilleure, si dans le concert des peuples, le nôtre occupe une place enviable, le mérite en revient, pour une large part, à l'Université.

Ces vérités ne sont pas évidentes à tous ceux de la plaine, d'où l'indifférence qui y règne envers la "bienfaitrice" de la montagne. Pour vaincre cette indifférence, les arguments sentimentaux ont peu de poids. Si l'on ne veut pas qu'ils laissent tomber la main qu'on leur tend, il faudra faire valoir le véritable rôle de notre université. Cela aura pour effet, en plus d'attirer la sympathie, de contribuer à l'éducation de la masse en faveur des choses de l'esprit.

Ce qu'il importe de dire et de montrer, c'est qu'une université ne peut vivre de ses propres moyens. Dans tous les milieux, on est porté généralement à assimiler l'université à un grand collège ou encore à une maison de commerce. L'Université ne débite pas des connaissances comme on vend des allumettes. Une université n'est pas une entreprise lucrative. Contrairement aux institutions d'enseignement inférieures, plus elle grossit, plus elle a besoin qu'on lui vienne en aide. En ouvrant toutes larges ses portes, en laissant voir ses laboratoires, son dispendieux matériel, en soulignant les services qu'elle rend, comment elle remet — et avec intérêt, bien que d'une façon autre — ce qu'on lui donne, critiques, incompréhensions, indifférences se dissiperont et alors naîtra la communion nécessaire entre l'université et son peuple.

Les buts de la campagne de souscriptions sont : l'achèvement de l'hôpital universitaire, la construction d'un centre pour les étudiants, d'une chapelle, d'une maison pour les gardes-malades, l'exécution de travaux de terrassement et d'embellissement, la construction de voies d'accès convenables, la création d'un fonds de pension pour les professeurs, etc. Une liste aussi longue suppose une somme totale d'environ \$ 10 millions. La Ville de Montréal a déjà consenti à verser \$ 2 millions ; le gouvernement provincial se montrera, paraît-il, aussi généreux ; plusieurs grandes firmes commerciales ont promis des dons substantiels ; chacune de nos communautés religieuses doit y aller de sa quote-part ; les fidèles de la province ecclésiastique de Montréal seront sollicités. Que le grand public réponde lui aussi généreusement et les rêves caressés depuis longtemps par les dirigeants de l'Université et les étudiants de plusieurs générations se réaliseront.

Un point noir au tableau : la déception manifestée par de nombreux membres du corps enseignant, en parcourant la liste des projets en vue à la suite de la campagne de souscriptions. Les avait-on oubliés ? A part le fonds de pension, intéressant surtout pour les vieux professeurs, rien pour l'amélioration de leur sort. Comme nous le disions, il y a deux mois, la campagne de souscriptions ne règlera pas le problème de fonctionnement universitaire. D'ailleurs, ce problème est endémique et ne peut être résolu par une souscription quelconque. Mais nous tenons de source autorisée que le rapport Conroe est à la veille d'être rendu public. C'est ce rapport qui donnera la clef du problème universitaire. Il restera ensuite à chercher les moyens de se servir de cette clef, ce qui n'est pas une mince affaire.

Soyons optimistes, supposons premièrement que la campagne de souscriptions dépasse même les espérances, deuxièmement qu'on mette immédiatement en pratique les recommandations du rapport Conroe. Dans cinq ans, notre Université pourra rivaliser avec n'importe quelle autre au pays.

### **Banquet de l'A.G.D.U.M.**

L'intérêt que porte les diplômés à leur Alma Mater a eu l'occasion de se manifester, le 14 avril dernier, au banquet de l'Association en l'honneur des finissants. — Le banquet 1947 a obtenu un succès sans précédent tant pour le nombre des présences que pour la représentation des diverses facultés et écoles. Plus de quatre cent cinquante étudiants et diplômés ont posé alors le premier geste d'une collaboration qui devrait s'avérer fructueuse, et pour les individus, et pour l'Association, et pour l'Université. —

L'allocution présidentielle, en raison des événements qui se préparent, prenait un sens particulier. "L'A.G.D.U.M., a dit le notaire Massicotte, est appelée à jouer un rôle de plus en plus grand dans notre vie universitaire. Elle veut être une force au service d'une grande cause. C'est pourquoi nous demandons la collaboration des jeunes." Puis s'adressant aux nouveaux membres de l'Association : "Gardez à votre université votre confiance, votre attachement et tout votre dévouement, pour rendre son prestige plus grand, son épanouissement plus complet, afin qu'elle puisse, en pleine maturité, avec l'appui des secours qui lui sont dus, présider elle-même à son entier développement et à toute sa destinée."

Ces paroles du président contiennent plus que des conseils aux nouveaux diplômés, elles expriment la volonté des anciens de mettre la main à la pâte. Aider l'Université par tous les moyens à sa disposition et veiller à ce

que sa liberté ne soit pas compromise. Une A.G.D.U.M. forte et vraiment représentative constituera une sorte de sénat moral dont les avis ne pourront être négligés.

L'A.G.D.U.M. ne se contente pas de protester de sa sollicitude envers les jeunes. Lors de son banquet annuel, elle donne des marques tangibles de cette sollicitude en profitant de l'occasion pour décerner les deux prix annuels que lui assurent les fondations dites "Prix Arthur Vallée" et "Prix Parizeau".

Chaque année, l'Association forme un jury pour l'attribution de chacun de ces prix, afin que soit observée fidèlement la volonté des donateurs. Il est relativement facile de nommer le plus brillant dans une certaine discipline, de proclamer le vainqueur d'un concours scientifique et littéraire, d'élire le plus méritant dans un domaine bien délimité. La tâche du jury de l'A.G.D.U.M. est plus compliquée.

Les éligibles du "Prix Arthur Vallée" comme du "Prix Parizeau" viennent de diverses facultés et écoles. et leur activité s'est étendue sur plusieurs années, les facteurs d'appréciation diffèrent souvent de l'un à l'autre et le jury n'a pour faire sa sélection que des documents écrits auxquels vient s'ajouter une courte interview.

Qu'on juge de la difficulté de faire un choix, par les dispositions des deux prix. Le "Prix Arthur Vallée" : succès dans les études, relations cordiales avec les professeurs et les confrères : initiatives de caractère universitaire et participation active à leur réalisation. Le "Prix Parizeau" : reconnaître le mérite d'un étudiant finissant d'une faculté ou école affiliée, qui pendant le cours de ses études s'est signalé par ses travaux d'ordre intellectuel, accomplis dans les cadres de L'A.G.-E.U.M.

Dans une université qui fournit chaque printemps une pléiade de diplômés, il est nécessaire de peser et sou-peser plusieurs fois les dossiers des candidats pour déterminer le plus lourd de mérites.

La conscience avec laquelle les jurys de l'A.G.D.U.M. se sont acquittés de la tâche, depuis la fondation de ces prix, est attestée par l'accueil qui marque la proclamation des titulaires. Le choix du jury, parce que judicieux est un élément qui donne foi en la vie à ceux qui s'y embarquent.

Les titulaires 1947 sont, pour le "Prix Vallée", M. Bernard Laramée, pour le "Prix Parizeau", M. de Guise Vaillancourt, tous deux finissants en médecine. Le premier, durant ses six années à l'Université, a joué un rôle dans les organisations de sa faculté et de l'Association des étudiants, en particulier à la Conférence Bourget de la Société St-Vincent de Paul, dans les sports, dans le domaine artisanique et comme président de l'A.G.E.U.M. — M. Vaillancourt s'est surtout fait remarquer comme collaborateur au Quartier Latin et comme co-fondateur et premier directeur du comité des concerts universitaires. MM. Laramée et Vaillancourt répondent parfaitement aux

exigences du prix qu'ils ont remporté. L'Association générale des diplômés espère qu'ils continueront dans son sein ce qu'ils ont si bien commencé.

Un certain nombre de diplômés, ont voulu ajouter à ces fondations, en offrant différents prix, tous de valeur, et en chargeant le sort de les octroyer. Ces généreux donateurs sont MM. Lionel Hébert, Léopold Gervais, Charlemagne Bourcier, Alfred Mignot, J.-A. Mercier, René Boudrias, Rodolphe Dagenais, Roger Lamontagne, Jean-C. Aubry, William Houde, Roméo Martin, le Dr Roma Amyot, J.-A. Hamelin, de la Librairie Beauchemin, B. Ethier, de la maison J.-E. Fournier, le Dr Joseph Dufresne et le Dr Emile Blain. Leur geste trouvera sans doute de nombreux imitateurs lors des prochains banquets.

Un mot de la conférence du "Père", l'abbé Robert Llewellyn, aumonier des étudiants. Sur le ton familier, il a donné un code de vie à ses étudiants d'hier. L'aimable moraliste qu'est l'abbé Llewellyn, s'adressait aux "jeunes" mais bien des "vieux" ont dû confronter leur vie aux principes qu'il énonçait et juger si leur idéal n'avait pas subi quelque entorse en cours de route. Examen de conscience salutaire.

# D'UNE REVUE A L'AUTRE

## • Qui dit mieux ?

Pierre Minet "l'enfant terrible de Montparnasse, (de 1926 à 1930) le gueulard, l'assoiffé, le tapeur hors concours, si phénoménal, d'une outrance si pharamineuse..." entreprend de démontrer que "sur cette île en pleine terre... il y a eu un essai pleinement réussi de libération de l'esprit, un épanouissement de la liberté". Dans une première livraison de ses mémoires, Minet a des trouvailles, il offre "des perles". Qui dit mieux : "Carleton, c'est la richesse, les femmes cathédrales, les grandes allures..." "une déesse d'une splendeur anglo-saxonne..."

"Jean d'Esparbis... troublant comme un requiem... KIKI pareille à un beau navire, goélette de chair sur les eaux de l'amour... Caridad sans limite, libre comme on est blond et comme elle était rousse, née de l'aventure et du courage, portant gaiement le deuil de la morale... Marcel Sauvage ironisant comme on chatouille..."

## • Madame Sans-Gêne

Il arrive que l'histoire soit une figure de la justice. Commentant un livre de Louis Chardigny : "Les Maréchaux de l'Empire". Pierre Gaxotte nous assure : "presque tous les maréchaux avaient reçu une bonne éducation" et il y a loin de la légende et de la tradition perpétuées par le théâtre et le roman qui "ont fait d'eux des parvenus arides, des soudards enrichis, empruntés dans leurs habits de cour et mariés à des maritones fortes en gueule". Il en va de même pour cette pauvre Madame Sans-Gêne, la maréchale Lefebvre à qui on prête toutes sortes de réparties incongrues. "C'était une excellente femme... grosse personne ennuyeuse, parlant peu, qui faisait penser à une vieille Allemande, laide et cossee". Au surplus, mère de quatorze enfants. Un mot qui fait honneur à son esprit : "après le retour de Louis XVIII, elle ne se montra plus aux Tuileries : j'y allais quand c'était chez-nous. Maintenant que c'est chez eux, je n'y serais plus chez moi".

## • Destins exemplaires

Longtemps je me suis interrogé sur ce qui m'attire chez André Maurois. Il est devenu pour moi, une habitude. Je lis avec confiance

chacun de ses articles, chacun de ses livres, et j'éprouve toujours la même impression de calme. Le don de l'amitié, voilà le secret de Maurois, qui lui fait découvrir chez les autres ce qu'ils apportent de meilleur. On sait en quels termes il a parlé de son maître Alain et il vient de consacrer à Louis Gillet "ce géant barbu dont la voix psalmodiait des textes sublimes", une page frémissante de sensibilité. Gillet est mort "de faim matérielle et spirituelle", lui qui était fait d'enthousiasme, d'une incroyable jeunesse à la fois du coeur et de l'esprit, qui s'était donné une immense culture. Il termina ses conférences sur Péguy, données à Lyon quelques semaines avant sa mort, par un regret : "Pour celui qui nous donnait tant, qu'avons-nous fait ? Faudra-t-il que nous nous trompions toujours sur les vivants et que le dernier mot que nous ayons à prononcer sur un mort soit ce mot si lugubre du dernier des Valois devant le corps du Balafré : "Nous ne le savions pas si grand". Et Maurois ajoute : "La phrase s'applique à lui comme à Péguy".

## • Pour notre temps

Jean Richard Bloch écrivait dans la préface de "La Nuit Kurde" : "La tolérance est la première des qualités, l'élégance la première des vertus". De lui encore : "Les mots sont comme la monnaie : ils ne valent rien en eux-mêmes, mais seulement par ce qu'ils nous permettent d'obtenir".

## • Mauriac reçoit Claudel

Le jeudi 13 mars, François Mauriac recevait sous la Coupole, Paul Claudel succédant à Louis Gillet. "Ni votre conception du poème, ni les particularités de votre style n'auraient suffi à écarter la foule. Pour beaucoup vous êtes incompréhensible dans la mesure où votre oeuvre exprime une conception catholique du monde... vous êtes un poète, un dramaturge catholique au sein d'une chrétienté en décomposition et qui ne se reconnaît plus dans le miroir que vous lui tendez... Vous aurez été la parfaite voix humaine au service de la parfaite loi étreignant la parfaite évidence".

J.-P. H.

# NOTES DE LECTURE

PAUL VALÉRY VIVANT

(Cahiers du Sud)

Valéry n'a jamais prétendu être un écrivain facile; il lui suffisait d'exprimer sa pensée avec le plus d'adéquation possible, sans se soucier si ses ratiocinations toujours subtiles et parfois exagérément byzantines étaient comprises du populaire. Elles ne l'étaient guère; pourquoi s'en scandaliser? On ne peut exiger du lecteur moyen qu'il se plie volontiers à cette gymnastique cérébrale qui n'est l'apanage que de quelques-uns. Malgré cet ésotérisme, Valéry a atteint une très large audience. Snobisme? Ce n'est pas une explication suffisante. Les esprits les plus réfléchis ne peuvent se dispenser de rendre hommage à un cerveau admirablement organisé, à une pensée toujours honnête, même si elle est souvent incomplète et parfois se paie de mots.

Je ne doute pas qu'au cours des années à venir on lise de nombreuses biographies savantes et solidement documentées. On s'empressera d'en prendre connaissance, car Valéry a été l'un des écrivains les plus importants de notre temps. Je me demande toutefois si nous y prendrons autant d'intérêt qu'au Cahier copieux que lui consacrent les Cahiers du Sud. Ici, nous avons le témoignage de gens qui l'ont connu, qui l'ont aimé personnellement. Les gloses érudités qui commencent de s'amoncèler autour de lui n'ont pas eu le temps d'étouffer sa voix, de masquer l'éclat de son regard.

Nous lisons un florilège admirable et précieux de textes. Quelques noms seulement, choisis entre autres, aideront à fixer la qualité de ce Cahier: Léon-Paul Fargue, André Gide, Georges Duhamel, Henri Mondor, Jules Supervielle, Francis de Miomandre, Gérard Bauer, Gustave Cohen, Jean Cassou, Roger Caillois, Albert Béguin, etc. Beaucoup de ces écrivains ont peu de chose en commun avec Valéry; ils partagent néanmoins avec lui le culte de la pensée libre, affranchie de toutes les servitudes, et c'est déjà assez pour leur permettre de déposer leur bouquet au pied de ce grand mort. Dans cet ouvrage collectif d'un rare mérite, on trouvera des textes inédits de Valéry et d'abondantes illustrations dont l'ensemble constitue une attachante iconographie valéryenne.

M.-M. MARTIN

## ASPECTS DE LA RENAISSANCE FRANÇAISE SOUS HENRI IV

(Plan)

Voici une petite brochure sans prétention, qui a toutefois valu à son auteur, Mlle Martin, élève de l'École des Chartes, le Prix Sully. A lire ces pages, on se rend compte que la vocation de la France est traditionnellement agricole. La terre lui a fourni les éléments les plus stables de sa grandeur. La renaissance opérée au temps d'Henri IV en est l'éclatante démonstration. Mais est-il sage de rechercher des rapprochements trop précis avec l'époque actuelle? Il reste que Mlle Martin a le mérite de dégager nettement les caractères de cette reprise de conscience. Elle rend hommage à Olivier de Serres, le grand penseur de l'agriculture française, à Sully, le grand ministre laborieux, à Henri IV, le grand roi capable de coordonner les efforts des meilleurs de ses sujets en vue de l'intérêt général. A certains endroits, on désirerait des commentaires plus nourris; n'oublions pas qu'il s'agit, en définitive, d'un travail d'école. A cet égard, c'est déjà une promesse...

R. D.

★

Alfred ERNOUT

### PROSE LATINE

(Éditions Lumen-Collection Humanitas,  
Montréal)

Le titre de cette collection — qui en est maintenant à son septième ouvrage — indique bien le but que poursuivait le chanoine Arthur Sideleau en lui accordant le patronage de la Faculté des Lettres. Fournir tout d'abord un instrument de travail aux élèves de nos collèges et aux étudiants en lettres, donner ensuite au public cultivé mais pressé, quelques-unes des plus belles pages de la pensée humaine. Je ne sais dans quelle mesure potaches et esprits distingués ont répondu à ce désir, mais l'excellence de l'intention demeure et j'ose espérer qu'elle est appréciée.

La faiblesse de notre enseignement secondaire consiste en ce qu'il ne nous pénètre pas des beautés qu'il nous promet. Nous commençons avec une définition de l'humana-

Marinades

CONFITURES

CONSERVES

MAYONNAISE



JJ JOUBERT & FILS

ST-VINCENT-DE-PAUL, P.Q.

Jean Joubert - Maurice Joubert - L.-B. Champagne

**VOUS SEUL**

pouvez faire de votre demeure

**UN FOYER**

... mais nous pouvons vous  
aider en vous fournissant un  
choix agréable, exclusif et  
profitable  
à des conditions conformes  
à votre budget.

Le magasin à rayons  
qui continue de grandir

**LA MESSIER** *Limitée*

Le grand magasin à rayons de la rue  
Mont-Royal — MONTREAL

*Rodolphe Clermont*

*Maurice Clermont*

*Wilfrid Clermont Limitée*

MARCHAND DE FOURRURES

1604, rue St-Denis

Montréal



Tél. CRescent 4788

Soir: DO. 7919 - CR. 8646

**LA PLOMBERIE NATIONALE Enrg.**

RÉPARATIONS ET AMÉLIORATIONS

Service rapide — Jour et nuit

Adélaré Hudon & Fils, prop.

119 ouest, rue St-Viateur

## CHOISISSEZ

Votre avenir est entre vos mains : Prodigue aujourd'hui, pauvre demain. Économe aujourd'hui, riche demain. Ne gaspillez pas votre argent, vous en aurez besoin un jour. Les petits sacrifices d'aujourd'hui vous donneront demain de grandes satisfactions. Ouvrez un compte d'épargne à la

## BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Actif, plus de \$300,000,000

521 bureaux au Canada  
61 succursales à Montréal

## BERNARD BERNARD DENIS TREMBLAY

(CORPORATION GÉNÉRALE DE  
RECOUVREMENT et de CRÉDIT)

*Licenciés en vertu de la loi  
des Agents de Recouvrement*

RECOUVREMENTS ET ACHATS DE  
COMPTES — GARANTIE DE \$5,000

10 ouest, rue ST-JACQUES      TÉL: PL. 3011

## CRÉDIT FONCIER FRANCO-CANADIEN

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

5 est, rue ST-JACQUES

Siège social : Montréal

Succursales : Québec - Toronto - Winnipeg  
Régina - Edmonton - Vancouver

(PROPRIÉTÉS À VENDRE)

## CHARTRÉ, SAMSON, BEAUVAIS, GAUTHIER & CIE

*Comptables agréés  
Chartered Accountants*

Montréal      Québec      Rouyn

Tél.: HA. 5544

Phaneuf & Messier

## J.-A. MESSIER, O.D.

OPTOMÉTRISTE

Examen de la vue

Ajustement des verres de contact

1767, rue ST-DENIS,

MONTREAL

Ch.-Auguste Gascon, — J.-Ed. Jeannotte,  
Prés. Vice-Prés.  
J.-Art. Tremblay, Sec.

## La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

La caisse d'épargne pour prêts mutuels  
Versé à ses membres : \$ 9,000,000.00

Siège Social :  
1306 est, rue Sainte-Catherine — Montréal

## Derniers devoirs ...

— Laissez-nous vous assister dans vos  
derniers devoirs envers ceux qui partent.  
Nos conseils sont basés sur l'expérience.

Salons mortuaires — Service d'ambulance

## GEO. VANDELAC Limitée

Fondée en 1890

G. VANDELAC — Alex. GOUR

120 est, rue Rachel, Montréal — BE. 1717

Téléphone : PLateau 9709

## ANDERSON & VALIQUETTE

*Comptables agréés*

84 ouest, rue Notre-Dame,      MONTREAL

nisme et nous n'avons jamais — ou rarement — l'occasion d'en vérifier les termes parce que l'on nous sert du "tout cuit", de la culture en comprimés. Et les générations passent, répétant les mêmes jugements appris par coeur dans le même manuel. Tous, nous avons fait la "prélection" des mêmes cent lignes d'Homère, de Virgile, de Cicéron, de César (De Bello Gallico) des Pères Grecs (pour les jours de mauvaise humeur). Tous, nous avons connu la perfection dans les mêmes extraits de Corneille, Racine, Bossuet et Pascal. Ajoutons quelques thèses mal digérées de St. Thomas, des condamnations ex cathedra de Descartes, Dun Scott, Kant et Bergson et nous avons le bagage intellectuel d'un B.A. que l'on veut satisfait, malgré lui. L'ignorance et la peur des textes ont été chez-nous le commencement de la folie. La collection Humanitas — en dépit des reproches que l'on peut lui adresser — comble une lacune et les ouvrages qu'elle présente devraient être répandus dans nos maisons d'enseignement. La simple mention qu'elle est née sous le patronage de la faculté des Lettres est une recommandation.

A ceux qui ne connaîtraient pas encore la collection Humanitas nous recommandons fortement, pour se mettre en appétit, de lire PROSE LATINE de M. Alfred Ernout. Le maître a réuni dans une traduction élégante et précise quelques pages de la prose latine qui donneront, même aux profanes, le goût d'en connaître davantage. Dans leurs plus belles oeuvres les Romains n'ont pas le charme, ni la grâce des Grecs, mais dans la connaissance de l'homme, ils ont dépassé et largement leurs maîtres. D'où la perfection de l'histoire et de l'éloquence chez eux, l'intérêt de leur littérature. Les Romains sont les créateurs des "humanités". L'ouvrage de M. Ernout a sa place dans la bibliothèque de tout homme qui se pique de culture.

J.-P. H.

★

Louis HALPHEN

## INTRODUCTION À L'HISTOIRE

(Presses Universitaires de France)

Au cours d'un récent déjeuner d'affaires, la conversation roula sur l'Histoire. On se moqua des prétentions scientifiques des historiens, on mit en doute leurs conclusions et on les jugea incapables d'impartialité et

d'objectivité. Il est vrai que chez-nous, l'histoire n'est pas encore complètement dégagée de l'éloquence et de la pire de toutes, l'éloquence politique. Il est même étonnant qu'une histoire aussi brève que la nôtre ait donné lieu à autant de controverses ridicules, ait fourni prise à autant de mauvaise foi. Ceci demeure cependant "qu'il est plus facile de médire de l'histoire que de se passer d'elle." Et les historiens de métier se donnent tout juste la peine de réfuter, en passant, les arguments d'un Paul Valéry. "Il faut d'ailleurs en finir une fois pour toutes avec cet absurde procès de tendance : L'histoire maîtresse de réaction et ennemie du progrès". De même faut-il mettre un terme au débat scolaire et inutile : l'histoire, art ou science. Toute discipline non réductible en formules ne relève pas nécessairement de la fantaisie. L'histoire est une science qui a pour objet immédiat "de sauver de l'oubli les faits du passé... son but ultime est de nous fournir une explication, c'est-à-dire de démonter sous nos yeux le mécanisme des causes et des effets d'où à chaque moment est sorti un état nouveau de la société humaine". Science du complexe, discipline sensible aux nuances, science de la vie même. Découvrir les faits et réunir les documents qui les attestent, classer ces derniers au moyen d'une critique externe et interne très serrée, faire appel avec une prudence toujours en éveil, à tous les témoignages; pousser l'analyse jusqu'à ses dernières limites et dresser enfin la synthèse, telle est la méthode de l'historien. Le témoignage, voilà ce sur quoi il s'appuie. "Peut-on bâtir sur de pareilles fondements?" Oui, car "ce n'est pas la valeur du témoignage historique qui est en question : c'est la sagacité de l'historien." Si "l'histoire passe aux yeux de beaucoup pour un exercice vain et stérile"... "c'est sans doute parce que de tout temps trop de gens ont cru pouvoir s'improviser historiens, sans se donner la peine d'en apprendre le métier"... qui exige "des qualités d'esprit analogues à celles que nécessite la pratique des autres disciplines scientifiques."

Même s'il n'a qu'une centaine de pages, il nous est impossible de résumer un ouvrage comme celui de M. Halphen. Chaque ligne est à retenir car elle est écrite par un maître de la science historique. Le problème d'ailleurs n'intéresse pas que les professeurs ou les historiens; il se pose à tout homme qui cherche une pierre d'assise à ses pensées.

J.-P. H.

## Lettres à la Revue

Avec la présente livraison, *L'Action Universitaire* inaugure une tribune libre. Sous cette rubrique, seront publiées toutes les lettres adressées au rédacteur-en-chef ou au comité de publication, pourvu qu'elles soient signées, d'intérêt général et rédigées en termes courtois.

Cher monsieur,

Je ne puis m'empêcher d'exprimer mon étonnement à la lecture de l'article intitulé "Quand Louis XIV n'est plus Roi" paru dans le numéro d'avril de cette revue, laquelle pourtant n'a rien de commun avec certaines feuilles injurieuses.

Montréal, le 13 mai, 1947

Je n'ai ni le loisir, ni le désir de relever les incohérences de cet exposé ou les grossièretés qu'il renferme envers la France et les Français. Cette prose n'ajoute rien au prestige de l'Université, de ses diplômés, de *L'Action Universitaire*. Nos diplômés sont gens dignes de propos mieux inspirés. Ils ont, pour la plupart, bénéficié des méthodes de l'enseignement supérieur français en honneur dans les Facultés et ne savent qu'exprimer leur gratitude à ce pays dont ils sont issus.

Monsieur Jean-Pierre Houle,  
Rédacteur-en-chef,

J'ai lu il y a quelques jours l'article de maître Pierre-Paul Langis dans le numéro d'avril de *L'Action Universitaire*. Depuis, je n'ai pas manqué de le signaler à tous ceux que j'ai rencontrés.

Il me semble opportun de rappeler ici que les relations de l'Association générale des Diplômés avec les représentants de la France ont toujours été extrêmement cordiales. Le Comte de Hauteclocque, M. René de Messières, M. Pierre Négrier, M. Robert Victor, en particulier, ont accordé à l'Association la plus bienveillante collaboration chaque fois que nous avons sollicité leur appui. L'Association n'a qu'à se féliciter des contacts déjà établis, et des sentiments réciproques d'amitié qui en résultent.

Voilà un article vraiment à point, tout à fait juste. Monsieur Langis a écrit ce que bien des gens pensent mais n'ont pas le courage de dire. La vigueur de sa plume compensera, je l'espère, pour la lâche attitude de plusieurs des nôtres et en particulier de plusieurs de nos universitaires qui sont toujours prêts à fléchir le genou devant les étrangers, malgré les insultes plus ou moins voilées que ces derniers profèrent à notre égard. Un plus grand nombre d'articles de ce genre rendrait *L'Action Universitaire* plus vivante.

Quant aux problèmes que soulève la politique française, ils sont trop éloignés de nous et trop complexes pour que nous nous permettions de les juger. Les particularités de notre propre évolution sociale ne suffisent-elles pas à exercer notre sens critique ?

Vous voudrez bien, monsieur le rédacteur en chef, transmettre mes félicitations à l'auteur de "Quand Louis XIV n'est plus Roi".

L'auteur de l'article désire un resserrement de nos liens avec les pays anglo-saxons, les provinces et les Universités canadiennes. Tous ceux qui réfléchissent comprennent la nécessité de ces échanges qu'ils s'efforcent d'ailleurs de développer. Pourquoi faut-il, pour répéter une vérité, rabaisser injustement la France ?

Votre tout dévoué,

Je regrette profondément qu'un journal de caractère universitaire et constructif ait donné le jour à de telles balourdises et que leur auteur ait jugé bon de se prévaloir ainsi de la liberté d'expression que *L'Action Universitaire* accorde généreusement à chacun de nous.

Me Conrad Prénoveau

Jules Labarre